

Rois toute une matinée

Trente poèmes en prose

Archibald Michiels

1.

Ce soleil d'emprunt m'a réchauffé, je l'avoue ; me réchauffe encore. J'ai pris résidence dans ce pays dont il a fallu dresser les cartes, mais que les cartes ont suffi à faire naître.

Il convenait seulement de le faire savoir, pour écrire plus léger.

2.

Dans mon four aux lèvres brûlantes, laissez cuire le temps qu'il faut les corps minces et purs de mes œuvres. J'ai banni ornements et couleurs pour l'amour de la forme nue. Qu'ils sortent intacts et que demain, dans la traître lumière d'un jour autre, ils se gardent de me décevoir !

3.

Les dieux, quand ils m'ont parlé sous les arbres, c'était de la voix indistincte de celui qui ne veut pas être compris. D'anciens devoirs les obligent envers nous ; mais ils préfèrent qu'on n'y voie que du feu, qu'on n'y entende que du bruit.

4.

Éloge de Moleskine

Quelques lignes me suffisent, quelque chose à voir tout autant qu'à lire. Car le prix en est aussi dans la distribution de l'encre noire sur le papier crème, et dans la résistance à la discipline que tentent d'imposer les petits carreaux.

5.

Page

C'est dans l'inconfort qu'il faut écrire. Mal assis, une feuille pliée (pour plus de rigidité) sur les genoux, la pointe bic qui menace tour à tour de glisser, laissant signes d'impatience incongrus, biffé le mot qu'il ne fallait pas, de trouser le papier en mettant les points sur les i, les barres aux t, le point final qui ne réclamait pas telle emphase. Car à l'éphémère sied l'inconfort. Rien à graver, rien de capital, rien qui puisse arborer la Majuscule.

On a tiré sur la terrasse deux chaises de bois blanc (la seconde n'est pas pour la M/muse, mais pour ses pieds, ses pieds à lui, qui à présent poussent dangereusement sur le rebord, mettant en précarité l'équilibre du café, des lunettes de soleil, et des feuilles de réserve, par ailleurs inutiles).

On est reparti pour le Grand Œuvre – il est évident qu'on a la boue en suffisance. De toute façon, ils n'y verront que du feu. Seul peut-être un petit vieux y trouvera l'or. Il repartira alors en ricanant, le butin pressé contre son cœur.

6.

Un galet

Dire d'emblée qu'on voudrait écrire, non pas *ce* qu'il est, mais *comme* il est : quelque chose qui remplirait toute entière une forme qui a pris si longtemps à se faire qu'elle semble née d'un coup, comme lui, un des innombrables enfants de la mer, de tailles si diverses et pourtant tous de même âge, car, à nos yeux du moins, éternels.

On ne peut s'empêcher de le prendre dans la main ; on est surpris de sa tiédeur, on ne s'attendait pas à ce qu'il approche de si près le vivant. Puis on le porte jusqu'à la mer, pour que le sang lui afflue au visage.

On fera encore une fois la bêtise de le ramener chez soi (lui au moins on ne l'oubliera pas dans le sac à dos ; tout au long du trajet il aura tiré sur la toile). On voudra sans doute lui trouver quelque chose à faire, alors qu'il a depuis longtemps atteint le point de perfection où il peut se contenter d'être. On le réduira ainsi au rôle de presse-papier, qu'un dictionnaire remplirait aussi bien. On se rendra vite compte, heureusement, que c'est pour lui une fin indigne (et qui ose parler ici de fin, tout de même pas ce sac d'os et de sang ?). On le porte alors au jardin, où on lui fait une place. Mais il n'est pas chez lui, et de plus il n'est pas fait pour être seul. Il aime la vie en société, entouré de ses amis, à faire cliquetis avec eux. C'est auprès de lui-même infiniment multiplié qu'il a sa place ; c'est là qu'il roule et repose avec une même aisance. Ici il verdit, ou fait grise mine, se salit de lichen. Voilà qu'il faut le récurer, le brosser ; sa peau en devient rugueuse, il menace de passer à l'état de simple pierre. Il faudra le reporter à la mer, ou peut-être, solution de compromis, lui trouver un interstice dans un mur sans ciment, près de la mer, bien sûr ; un de ces murets sur lesquels on grimpe, précisément, pour voir plus tôt la mer, pour la voir puisque déjà on l'entend.

Celui-ci cependant a fini sur ma table de travail, double reproche (pourquoi me retiens-tu loin de la mer ? pourquoi veux-tu me refaire ? je préfère encore presser ton papier que m'y inscrire).

Chacun est unique et pourtant est à lui seul ce que sont tous les autres : une forme reposée, définitive, qui s'offre au flux puisque aussi bien il ne pourra qu'indéfiniment la réaffirmer.

Le plus près qu'on puisse approcher la perfection ici bas (et de là haut on ne connaît que les nuages, si changeants, si disposés toujours à essayer des formes nouvelles qu'ils atteindraient ce même point sans le savoir, et ne s'y arrêteraient pas un instant).

Le galet *est* : dur à dire, dur à accepter pour nous qui sommes si peu, si mal ; sommes si clairement de passage. Après l'extinction des derniers souvenirs dont nous pourrions être l'objet, lui sera.

Lui, l'objet : jeté là pour être.

Celle-ci aussi a sa morale. Pour qui est à peine.

7.

La clef

C'était une grande clef de fer dont la rouille avait dessiné le corps dans le papier journal où quelqu'un l'avait emballée. Il était clair qu'elle n'ouvrirait plus rien. Sans doute avait-elle d'abord oublié l'étreinte de la serrure qui avait été longtemps sa compagne ; puis elle n'avait plus rien su de l'existence des serrures, enfin plus rien d'un monde qu'on ouvre et referme, et qui ne la concernait plus. On pouvait toujours interpréter ses déjections de rouille comme un refus, si on tenait aux interprétations, si on croyait encore en un monde qui se ferme et qu'on rouvre, et dont la clef serait détenue quelque part.

8.

Les mots nous quittent

Quand les mots se mirent à nous quitter, je ne m'en aperçus pas tout de suite, pris comme les autres dans l'imbécillité des jours. Les premiers furent des noms, qui désignaient des choses concrètes. Je crois que les choses survécurent quelque temps au départ de leurs noms, un peu comme persiste une impression rétinienne.

Les mots perdus, les premiers et ceux qui suivirent, je ne peux évidemment pas les citer. Tout ce récit, on le comprendra aisément, ne peut d'ailleurs être rien d'autre qu'une projection, la relation de quelque chose qui va se passer. Inévitablement.

Les premiers mots à se perdre, on pouvait toujours croire qu'ils désignaient des objets insolites et désuets. Dès lors qu'on ne pouvait plus les nommer, il aurait fallu se donner la peine de circonscrire un manque, de tourner autour, comme quelqu'un inapte à s'exprimer et en fin de compte incapable d'établir quoi que ce soit. Un rôle qui ne convenait à personne.

Pour ma part, je savais, je ne pouvais pas ne pas savoir. Il me revenait de tenter une défense.

Aussi je composais des abécédaires, je tendais des filets dans lesquels les mots devaient se prendre, surpris par les liens inhabituels dont il ne pourraient se dépêtrer. Un archange abusé barbotait, balbutiait, bégayait ; une arquebuse bigarrée conspirait délibérément élites et élus, fourvoyeurs et fourvoyés.

Je passai toute une journée sur le mot *racine*. Singulier et pluriel. Singulières et plurielles. Majuscules et minuscules. *Que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ?* Des forêts d'arbres enracinés, profondément, à respirer la terre. Périrait par la racine ou par la longue chevelure verte. Par la racine, apparemment. Racine, rassis, rat, rien.

D'aucuns louaient les lexicographes de nous fournir des dictionnaires considérablement plus minces, dépouillés d'un fatras de mots qui ne servaient à rien. À l'évidence.

Plus tard, trop tard, à l'évidence aussi, on enrôla les écoles dans la défense des mots. On les faisait dessiner sur l'ardoise, le dessin de l'objet et au dessous le dessin du nom, des diverses lettres, dans des corps et fontes variés, pour retenir par la diversité, par la beauté, par la laideur, par l'ordre et le désordre. On en était là.

Le papier nous avait déjà quittés, ses deux syllabes et sa chose. Les ordinateurs existaient encore, mais ils s'avéraient peu fiables, étant sans doute sur le départ. Les claviers régulièrement se bloquaient, les écrans subitement s'éteignaient, les disques passaient à la lessive.

Les couleurs. Elles se mirent à pâlir avant de disparaître complètement. Plus de ciel vraiment bleu, plus de feuille franchement verte, le sang coulait brunâtre comme mêlé à de la lymphe. Les peintres ne furent pas les premiers à s'en plaindre. Leur syndicat plaidait depuis des années pour l'établissement d'une monochromie généralisée, afin que les plus doués ne pussent jouir d'un avantage indu, pour lequel ils n'avaient pas cotisé plus longtemps ou plus généreusement que leurs camarades. Non, c'étaient les promeneurs qui s'affligeaient, les promeneurs sur la digue, à Ostende et à Knokke, de ce spectacle bien triste et attristant d'un ciel toujours gris sur une mer toujours grise, la ligne de démarcation entre les deux de plus en plus incertaine. On l'imaginait tantôt ici, tantôt là, un simple cheveu gris. Quand on descendait sur la plage, on guettait le

mouvement de l'eau. On était sûr de l'avoir atteinte seulement quand on se sentait les pieds mouillés.

Le mot *fenêtre*, le mot *porte*. Il faudrait pouvoir en rire. Les fenêtres disparurent un jour d'été, assez brutalement. J'étais penché à la mienne, à regarder s'appauvrir le paysage. En une bonne heure le mur s'était refermé, et je n'avais pas de mot pour dire ma perte. On dut dorénavant se tenir dehors, encore heureux que c'était la bonne saison. Personne n'osait rester à l'intérieur, on s'y précipitait furtivement pour saisir un objet dont on espérait qu'il y était encore ; on n'avait pas envie d'y rester emmuré. En fait, il n'y avait aucun danger, les murs disparurent avant les portes, les laissant là – du moins on le soupçonnait –, de grandes découpes dans le vide. Peut-être y sont-elles toujours.

Les noms abstraits s'y prirent autrement. La chose disparut bien avant le mot, presque dans tous les cas. L'amitié nous avait quittés depuis belle lurette que nous l'avions encore à la bouche. Bien longtemps les gouvernants ne durent rien changer à leur discours. Je serais bien en peine de dire quand la paix nous quitta ; le départ du mot, lui, est tout récent – un des derniers à faire son baluchon.

On peut rêver. On peut rêver d'une île où ils se seraient tous réfugiés, répondant à l'appel du bon magicien qui aurait voulu les sauver avant qu'il ne fût trop tard, avant que nous les eussions asphyxiés, aplatis, tordus, déchiquetés, rechapés, vendus. Des explorateurs les retrouveront dans les mains et la bouche des sauvages, on procédera à un nouveau massacre des innocents conjugué à une nouvelle évangélisation civilisatrice, et on repartira à zéro.

Peu probable. Je livre ci-dessous la dernière page de journal d'un de ceux qui dans une telle hypothèse devraient procéder à une telle reconquête.

Un ?

*Ici dehors il y a il y avait sans contre serre serrure
derrière vide plus loin plus loin serrer plus vide*

serre serre serrure sans serrer contre vide

sans sans serre serre serrer serrure

serre serre sans sans sans

sans

9.

Je creuse des galeries dans le jour et je les remplis de lumière. D'aucuns les trouvent sur leur chemin, y entrent, en sortent, sans que leur visage ne révèle rien : sans qu'ils emportent la moindre parcelle de lumière. (D'ailleurs, si ça en valait la peine, ces galeries, on le leur aurait dit – ça se serait su.) (Je hais ce savoir qu'ils tiennent par sa laideur, stupidement, comme on tiendrait un singe par la queue.)

Je creuse des galeries dans la nuit et je les remplis de noir. Je m'y enfonce, je m'y perds ; puis le hasard, sans doute, me pousse au dehors. Et de la nuit je sais seulement que je n'ai rien appris.

A ta recherche – je suis assez fou pour dire parfois : à ta rencontre – je creuse des galeries dans le temps. La pierre en est compacte et dure, au début mon pic ne fait que l'effriter, dans un jeu d'étincelles. Mais peu à peu j'acquiers la force utile, la vraie, celle qui vient quand on dépasse la douleur, la première douleur et les douleurs suivantes et la douleur ultime. Sous les ahans de mon cœur ça vole maintenant, ça vole dans tous les sens

j'éclate de rire au milieu des jabots et des fraises.

10.

Barrages.

Ceux que nous construisions enfants – ceux-là qui, sous nos yeux, à notre dépit, à notre amusement aussi, laissaient d'abord sourdre une eau boueuse, qui coulait ensuite plus franchement, de plus en plus claire, emportant brindilles et cailloux, jusqu'à ce qu'à nouveau elle bondisse et retrouve son chemin familier.

Celui-ci ne cédera pas de sitôt. Il s'est fait fort de tout ce qui m'importune, ne m'intéresse pas, ne m'importe même pas. Par delà, il y a, je le sens, les voix claires que parfois je cherche de ce côté-ci, où je sais pourtant qu'elles ne sont pas.

Si je suis oisif, oisif et bougon, si je perds mon temps à écrire des lignes qui ne se lèveront pas de la page où je les couche, s'il te plaît, dis-moi d'attendre, la rupture, le jaillissement joyeux des eaux, l'instant où me sera rendu mon faisceau de voix claires.

11.

In tenebris.

be beginning to despair

(Gerard Manley Hopkins, *The Leaden Echo* – entre en désespérance)

Renonce, et je t'apprendrai combien il est sage de renoncer. Tu vois, n'est-ce pas, ta parole glisser sur la paroi lisse et mate dont elle entoure le monde. Regarde-toi : tu cherches tes mots, ivrogne au coin de la rue froide, vieil idiot attaché à sa chaise. Et ils viennent, bien sûr, se pressent en désordre, pour t'obéir et te tromper. Renonce. Le monde t'a déjà dit non. Tu ne connaîtrais jamais la joie d'achever. Renonce.

In lumine tuo.

Ne renonce pas. Ne pense même pas à renoncer. Tu n'as rien dit encore. Tout est à dire. Tu ne connaîtras jamais la lourdeur de la main qui achève. Je bénis chaque matin qui te trouve au travail.

12.

*Ic plach te seggen suster mijn
Maer dat moetic nu verkeren
Enen anderen sanc moetic nu leren*

(*Esmoreit* – Je soulois dire ma sœur, mais il me faut changer, un autre chant apprendre)

En ce temps-là je t'appelais ma sœur. Nous partageons le pain, et les mots. Je ne m'étonnais pas que le même ciel nous versât sa lumière, ni qu'elle fût dicible, et mon poème à elle perméable. Bien sûr, je te devais tout – ton départ l'aura prouvé à suffisance. Et pourtant, ce n'est que cette vie-là que je veux revivre le temps de l'écrire, ces jours-là que je veux tirer un peu par ici. Pour cet hommage qui t'est dû, qui ne concerne que toi, pour l'ambre de ces jours, me laisseras-tu chercher en vain les mots que toi seule détiens, et dont je ne sais plus rien d'autre que le prix ?

13.

Où il est fait vœu de pauvreté

C'était une après-midi d'octobre. La lumière dessinait d'un trait précis mais doux, rendait à chaque couleur ce qu'un esprit plus hardi eût appelé son essence. Son chemin vint à donner dans une clairière. Il comprit bientôt qu'il avait maintenant le pouvoir de créer cette clairière, même s'il ne l'eût pas vue. Pouvait y faire passer une biche, inquiète ou pas, comme bon il l'entendait. La clairière recevrait la douceur en don de la lumière, et la biche s'approcherait, si seulement il l'appelait de son nom.

Il ne le fit pas. Il était sage d'user d'un tel pouvoir avec parcimonie. Question de ne pas se retrouver avec quelque chose de trop rempli. Un dessin trop achevé où il n'y aurait plus place pour une ligne nouvelle.

14.

Hommage à Proust

Longtemps, je me suis endormi plus facilement en pensant que j'étais poète. J'observais le voile des Mots palpiter mollement sur les Choses. Une brise légère aux tempes, je me glissais dans le sommeil.

La règle du jeu

Elle ne nous était pas connue. On savait seulement qu'il fallait que les garçons fussent en pantalon de toile claire, et les filles en cheveux. On se doutait bien que nos cœurs y laissaient quelque chose. On en revenait tous (et toutes ? ceci n'est pas fait pour être dit) un peu perdants. Les bicyclettes, on les adossait au mur blanc, ou on les appuyait contre le tronc du platane, plus haut sur la placette, s'il faisait trop chaud. C'était le temps d'Horace et de Virgile – je veux dire qu'on les traduisait en classe, où mes yeux suivaient la ligne de ton cou, de ta joue, de tes lèvres. Je te retrouve parfois, mais seulement si je ne te cherche pas, parmi les iambes et les dactyles. Il t'arrive aussi d'habiter un instant l'odeur des bières à la menthe, ou la fumée des Gitanes (ou seulement la volute blanche sur fond bleu d'un paquet vide abandonné sur une table). Telle est la règle du jeu.

En vallée de Nerval

C'étaient seulement des formes qui dansent, passant et repassant par la porte grand ouverte sur la nuit. J'essayais de les retenir par les longues manches flottantes de leurs habits blancs (c'étaient des danseurs, ou des acteurs, et parmi eux peut-être une toute jeune fille, au sexe indécis, et que j'aurais un instant serrée). Mais toujours ils m'échappaient, et rentraient à nouveau dans la danse, me laissant aux lèvres leur sourire. J'étais ravi de mes mains vides – le jeu allait durer une longue nuit de lumière, et j'en sortirais innocent.

17.

Un rien l'habille – un rien qu'elle a jeté sur le dos de la chaise au pied du lit, et qui fait tache blanche dans la nuit.

Un rien l'habille lorsque son pied nu hésite sur les galets, puis goûte avec délice l'eau tiédie.

Un rien l'habille au marché aux fleurs – le lundi matin, *borresco referens*, à la première heure – et sous les regards. Bientôt les roses lui font une place. Les œillets aussi aiment qu'elle se tienne tout près, puisque aussi bien elle ne semble pas pressée, et bavarde.

18.

Quand ma jeunesse m'est rendue, j'y fais les mêmes choses que j'y faisais jadis. Elles me sont seulement plus douces, de savoir que je vais les perdre, que je n'en garderai que ceci. Je n'ose toujours pas te prendre la main, mais ton regard est encore l'eau pure qui me lave de tout ce que j'ai su depuis. Le matin est à nouveau le matin, celui qui tient dans sa main le jour, qu'il va lentement déplier, comme une feuille.

19.

Maintenant que la mer, fatiguée et froide, s'est retirée en ronchonnant ; maintenant que le soir criard fait tourner ses oiseaux ; maintenant que je sais que c'était ça, rien que ça, le jour, tout le jour, toute la somme du jour. Et qu'à parler aujourd'hui on ne gagnerait que la ronde stérile des mots, et le creux où ne se love aucune absence. Mais les grappes absurdes des oiseaux, mais la mer, mais la grande mer, mais tout ce que je sais d'elle, et tout ce que je sais du soir et de la nuit.

Le poème : suite de syllabes atones que le vent soudain prend en grippe, et disperse.

20.

Je regarde un cheval debout à l'ombre d'un arbre. D'où vient qu'aussitôt affleure : il me plairait de mourir ainsi ? (dans ses yeux pourtant ce n'est pas la mort que j'ai lue.)

A l'instant je me préoccupe
de fins de ligne
et du poids curieux que prend un mot
qu'on déplace.

21.

Te souviens-tu, la première fois, que c'était comme ça, en plein vent ? Tu regardais les nuages, renversée ; des corses et des siciles, bossuées, effilochées, bientôt méconnaissables, à filer vers un sud qu'elles n'atteindraient pas. Moi je me penchais encore, le soleil appuyé à mes épaules. Une terre découverte, un continent à découvrir.

À écrire à nouveau, dans la liberté pleine du vent, ce mot partagé – tu en tiens une partie et moi l'autre, et c'est la même. Tu es l'Afrique renversée, renversée dans le ciel, et le vent la chasse, et le vent l'emporte, la bouscule et la malmène. Qui s'y retrouverait dans ces fluides, ces flux, la lumière qui ruisselle entre tes jambes, le soleil qui s'appuie à mes épaules. Je suis Atlas, je veux porter le monde, je veux qu'il naisse de mon ventre, je veux qu'à un on soit deux, qu'à deux on soit un, je veux qu'on ne sache plus compter, que le vent charrie toute chose apprise, que nul n'entre ici si seulement il sait encore quel est son nom, qu'il se dépouille d'abord dans le soleil et dans le vent. Il avancera nu, elle avancera nue, une place sera faite pour elle, une place sera faite pour lui, dans le ciel où courent des îles, des terres, une Afrique entière où je me dissous, qui passe de moi en toi, de toi en moi – tu en tiens une partie et moi l'autre, et c'est la même.

Coudes et genoux dans la boue. Un tracteur dans le champ d'à côté s'approche, passe tout près, s'éloigne. Le ciel gris. Tes yeux. Cela seulement est à dire. Le reste, les jours ont passé dessus, bien au-dessus, dans l'indifférence des nuages, qui vont on ne sait où, personne ne les suit, personne ne s'en soucie, il suffit qu'ils passent.

Ah, c'est tellement meilleur de le dire ! La liberté du vent on la lui rendait dans la chambre, la chambre on la dressait au salon, ou sur la terrasse, ou dans le jardin – tous bivouacs de valeureux légionnaires, sans doute ! Ah, s'il faut parler au ras des choses, qui d'ailleurs penserait à s'en écarter, qui serait assez fou pour ici prendre un livre ? Au ras de tes boucles, au ras des dalles rouges et chaudes de la terrasse, le soleil appuyé à mes épaules. Je le porte fraternel, je dis de lui qu'il est bon, je dis du vent aussi qu'il est bon quand il souffle dans la chambre, quand il ramène dans tes yeux le train des nuages, les siciles et les corses épluchées, et l'Afrique qui habite ton ventre.

22.

Dieu a un beau jardin, qu'il entretient de ses mains. Car il a bien vite dû licencier un couple, lui fainéant, elle voleuse. La tâche fut confiée quelque temps à des anges ; eux non pas voleurs, certes, mais dissipés, et volages, avec un goût prononcé pour les enfantillages, coupant les ailes aux Mouches, tracassant le Chat, s'entretenant, allez savoir pourquoi, de longues heures avec le Serpent.

Soupir résigné de Dieu – nous n'allons tout de même pas reprendre la Création à zéro : une semaine entière de travail, et nulle garantie de faire mieux.

23.

En l'absence de Dieu, le Jardin, imperceptiblement d'abord, se détend. Il se détend dans les ailes des oiseaux. Il se détend dans la peau bleue de la mer. Il se détend dans nos paupières, dont les battements peu à peu s'apaisent. L'arbre de la connaissance, nous l'avons vidé de ses fruits. Nous sommes entre nous. Tranquilles. Chacun sait désormais que sans lui le Jardin ne serait plus parfait. Tout à l'heure Dieu nous trouvera bien où il sait que nous sommes.

24.

Mon village natal

D'autres se seraient contentés d'y prendre naissance. Je n'ai jamais eu ce courage. Je le traîne dans des boîtes que les voyages ont salies, et je ne trouve le sommeil que si chaque soir je le recompose, quelle que soit la précarité de la halte. Il m'est arrivé de l'étendre sur un pré, comme une humble lessive. Je l'ai couché aussi sur l'envers de la feuille, me servant des nervures pour ses rues. Je me faisais chenille ; les remontant lentement, j'y laissais de grands trous.

25.

Histoire d'homme

Il sortit du bunker, il savait ce qu'il voulait. Dehors c'était une pluie de fer et de feu (les guerres, en ces temps bénis, ne détruisaient que ce que détruisent le fer et le feu). Il fut surpris de mourir si vite. Il avait imaginé cela plus long, avec du temps sur les bras.

26.

Images de l'enfer

Même celles qu'on voulait comiques s'avèrent en fin de compte sinistres : casino, lupanar. Ne le cherchons pas dans l'obsession du jeu, le dégoût des femmes peintes, la crapule.

Il est ailleurs.

Là où la Parole est morte, là où on passe devant la Parole comme on passe devant une bête morte, dans la hâte, dans la peur.

Une Joyeuse Entrée

Pour la Joyeuse Entrée du Roi des Rois, notre Seigneur, nous avons décidé de repeindre notre village en blanc – ce sera plus gai, plus riant. Je suis sûr que notre Souverain se félicitera de l'ingéniosité de ses sujets, bien que je regrette que nous ne serons pas à même d'observer ses réactions. Nous avons travaillé très méthodiquement – à chacun sa tâche. Les enfants ont repeint ce qui était à leur hauteur, notamment les phares, garde-boue et plaques minéralogiques de tous les véhicules. Ma femme a reçu en charge les articulations principales des humains et animaux: coudes, genoux, poignets et leurs équivalents chez les bêtes. Le quartier de Cantor Regis s'est occupé de la nourriture. Pour certaines denrées, notamment les pâtes, on a toléré – c'est là une faveur toute spéciale – que soit utilisé un processus d'immersion. Personnellement, et sans vouloir me plaindre, je puis dire que m'est échue une tâche assez lourde: peindre les feuilles des arbres, non seulement des marronniers de notre placette, mais aussi du grand érable près du Poids Public – mes journées ont été longues et souvent pénibles. La peinture des brins d'herbe, dont s'est chargée spontanément ma belle-famille, n'était guère plus légère, si ce n'est que les objets à peindre étaient tout de même plus faciles d'accès. Nous n'avons pas encore décidé qui serait le Finisseur, chargé des prunelles de nos yeux – nos cils et sourcils sont déjà peints (ils le furent en même temps que nos cheveux et nos lèvres). Le Finisseur doit être une personne sûre, puisque seuls notre grand Roi et lui-même pourront juger de la qualité de son travail.

Je dois dire que j'aspire au grand jour – nous commençons à nous blesser en nous heurtant les uns aux autres, et en nous cognant aux choses. Le nec plus ultra serait que la peinture de nos prunelles ne changeât rien à notre perception – il faudrait pour cela recouvrir tout le village d'une immense toile blanche qui oblitère le ciel. Une collecte est d'ores et déjà sur pied, mais il est trop tôt pour dire si les fonds suffiront – la production intérieure s'est ressentie de notre effort de décoration, et nous n'avons plus rien à vendre pour suppléer à l'indigence de nos propres ressources.

Une cérémonie d'hommage

Chaque année nous descendions au fleuve avec nos poètes, pour les célébrer. On les plongeait dans l'eau jusqu'à mi-corps, et nous prenions place sur la berge, sur nos chaises curules, époussetées la veille et dont l'ivoire s'éveillait dans le jeune soleil. Les poètes à leur façon appelaient les choses, les végétaux, les animaux, les abstractions, les rapports, les dieux. Et la chose se déplaçait vers eux, la plante se mêlait à leurs tresses, la bête leur sautait sur l'épaule, l'abstraction prenait corps, le rapport se nouait, le dieu épiphanait. Ensuite les poètes remerciaient, et nous les remercions à notre tour. C'était la plus splendide preuve de notre haute civilisation.

Ce matin nous avons mené nos poètes au fleuve, et nous les avons massacrés de nos chaises curules. Au seuil de ces temps de peste, que d'ailleurs ils n'ont pas su prédire, il fallait que nous nous débarrassions d'abord du meilleur de nous-mêmes. Aussi ai-je défoncé des crânes, fait craquer des vertèbres. Nous avons connu une longue période de calme et de paix. J'avais presque oublié le bruit que font mes bottes dans le sang. On rapporte que le vieux Gregor a miraculeusement échappé au massacre. Je tiens de source sûre qu'il était là ce matin, au port, lors de l'embarquement dans les bétailières. Je soupçonne Maximilien, ce jeune fou, de l'avoir subtilisé et de le garder chez lui en cage, pour lui faire chanter les neiges d'antan. Si c'est le cas, je crois qu'il se rendra bientôt compte de sa méprise: le vieux Gregor ne vaut pas sa nourriture, ni les ennuis que cette détention illicite pourrait causer à Maximilien de la part des autorités municipales, peu enclines à tolérer la moindre infraction en temps de crise. Que nous reste-t-il d'autre que nos Lois ?

29.

Maintenant que nous avons détruit notre civilisation, nous en savons le prix. D'aucuns, la nuit, ont peur. Ils se sont remis à faire des feux, pour tenir les bêtes à l'écart. Ils sursautent à l'éclair d'une prunelle, d'un croc. Pas moi. Je dis que dans la lumière apprivoisée de nos salons, dans la douceur de nos chambres, nous ne savions rien. Je me souviens de nos musées, de l'odeur de bois poli. Je me souviens de l'indulgence de nos arts. Je me souviens de nos poètes. Je pense à la lumière et à la chaleur que nous avons gaspillées. Je pense aux nuits, que nous faisons courtes ou longues, à notre gré.

30.

Je pourrais, de mon chant, faire exploser un à un les barreaux de ma cage, et rentrer vous rejoindre. Je n'en ferai rien. Notre chant ne relève d'aucune contingence. Quand le moment sera venu, je coucherai mon bourreau dans la neige, comme sans le savoir il le désire. Je l'aiderai à mourir et de mon thrène je libérerai son âme chétive.